

# jazz magazine

NUMÉRO SPÉCIAL

NAÏSSAM JALAL  
L'ENTRETIEN VÉRITÉ

GIORGİ MIKADZE  
LES DISQUES  
CHOCS DU MOIS  
PIERRE-FRANÇOIS  
BLANCHARD



Légendes,  
héros oubliés et  
stars de demain  
Le guide ultime !

## La plus belle histoire de la **TROMPETTE**



Disques essentiels  
Les solos cultes  
Nos playlists

L 11092 - 768 H - F: 7,50 € - RD



1954-2024  
**70**  
ans de passion  
jazz magazine

Entretien



# NAÏSSAM JALAIL

*“C'est grâce au  
silence que la  
musique résonne”*

Alors qu'elle s'apprête à présenter sur scène son nouveau projet "Landscapes Of Eternity" dans le cadre du festival Jazz sous les pommiers, la flûtiste **NAÏSSAM JALAL** revient en détail sur les grandes étapes de son parcours aussi riche qu'atypique.

par Stéphane Ollivier / photos Seka

**Jazz Magazine** Vous êtes née à Paris en 1984. Dans quel milieu avez-vous grandi ?

**Naïssam Jalal** Je suis née à Paris, mais j'ai vécu toute mon enfance et adolescence à Torcy, en Seine-et-Marne. Mes parents sont artistes-peintres. Ils ont quitté la Syrie en 1973, trois ans après le coup d'état de Hafiz El Hassad, pour des raisons à la fois politiques et artistiques : ils étaient étudiants aux Beaux-Arts de Damas à ce moment-là, et comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre envie de passer leur vie à peindre des portraits officiels du dictateur, ils sont venus en France pour étudier au Beaux-Arts de Paris. Ils étaient amis lorsqu'ils se sont installés en France, mariés chacun de leur côté, ils ont vécu un temps leurs vies de façon parallèle puis ils se sont retrouvés au tournant des années 1980 et je suis née quelque temps plus tard...

**Vous avez donc évolué toute votre enfance dans un milieu artistique...**

C'a toujours été le paradoxe de notre situation. Mes parents étaient des immigrés mais pas des ouvriers. Comme ils avaient en tête de vivre de leur peinture, on a vécu longtemps avec très peu d'argent, mais dans un univers où l'art et la culture étaient mis sur un piédestal. C'a duré jusqu'en 1990 lorsque ma mère qui en avait marre qu'on crève la dalle a passé le CAPES d'Arts Plastiques pour qu'il y ait au moins un revenu fixe à la maison. C'a changé considérablement notre quotidien sur le plan matériel.

**Quelle était la place de la musique dans votre famille ?**

Mes parents étaient de vrais mélomanes, mais pas exactement de la même façon. Ma mère, qui venait d'un milieu citadin et très intellectuel, était très marquée par la culture occidentale et écoutait beaucoup de musique classique européenne. Mon père venait lui d'une famille de paysans, écoutait aussi de la musique classique, mais également de la musique arabe, et un peu de jazz... Là où ils se retrouvaient, c'était dans leur désir de me voir faire de la musique. Personnellement, petite fille, je n'avais aucune attirance particulière pour ça, je détestais même toutes les musiques qu'ils écoutaient ! Mais ils tenaient à ce que j'apprenne un instrument et dès l'âge de 5/6 ans ils m'ont poussée à en choisir un : c'a été la flûte !

**Pourquoi ce choix ?**

Par hasard ! Je ne savais pas à quoi ça ressemblait mais j'avais entendu le mot dans la bouche d'un petit camarade de classe, j'ai dit que je voulais faire de la flûte pour faire comme lui. Mes parents m'ont amenée à l'école de musique de Torcy et quand la prof m'a montré pour la première fois l'instrument j'ai été subjuguée ! On aurait dit un instrument de princesse, ça brillait de mille feux, j'ai kiffé grave ! [Rires.]

**D'entrer au Conservatoire, ça change votre perception de la musique ?**

Pas du tout ! Tout au long de mes années de conservatoire, je ne vais jamais avoir l'impression de faire de la musique. J'étais assez douée, j'avais un son assez beau d'après ce que mes profs me disaient, mais ce que j'apprenais ne m'intéressait pas du tout... Tout le cursus académique va être un long calvaire.

**Qu'est ce qui va vous faire changer d'avis ?**

La découverte, à 17 ans, tout à fait par hasard, de l'improvisation ! Ça s'est passé dans le cadre du vernissage d'une exposition des œuvres de mon père. Il aimait bien me faire venir à ce genre d'événements pour jouer quelques pièces de musique classique pour flûte seule pendant que les invités buvaient du champagne... Cette fois-ci c'était une sorte de porte-ouverte dans son atelier et il avait invité un autre musicien à venir faire une performance autour de ses

œuvres. Il s'appelait Michel Thouseau, il était prof de contrebasse à l'école de musique de Torcy, et à la fin de sa prestation il est venu me voir pour me proposer qu'on fasse une petite impro tous les deux. Je lui ai dit que je ne l'avais jamais fait et que je ne m'en sentais pas capable, mais il a insisté, il ne m'a pas lâchée si bien que j'ai finalement accepté qu'on se mette dans un coin isolé de l'atelier, très loin du public, pour essayer. Il m'a joué un bourdon à l'archet, il m'a donné cinq notes et il m'a dit : « Allez, vas-y, joue ! » Et là je ne sais pas ce qui s'est passé, je me suis lancée et j'ai joué pendant vingt minutes sans m'arrêter. À la fin j'étais bouleversée, je tremblais et j'ai compris que je n'avais envie de rien d'autre dans ma vie que faire de la musique, comme ça. Ça a été une vraie révélation !

**Vous n'aviez jamais improvisé auparavant, mais diriez-vous que quelque chose dans vos goûts musicaux, en dehors de la musique classique apprise au conservatoire, avait pu vous y préparer ? Avez-vous commencé à vous ouvrir au jazz ?**

Ah non, je détestais le jazz ! Mais de façon générale, je n'aimais pas grand-chose, ou pour le dire autrement je n'avais pas vraiment de goûts personnels. J'écoutais ce que mes copains écoutaient. Ça signifie avant tout beaucoup de hip hop ! J'habitais en banlieue et c'était vraiment la culture de base. J'aimais bien le rap français que j'avais découvert avec MC Solaar, et par la suite j'ai beaucoup écouté IAM. Mais j'écoutais aussi du hard rock et du métal alors que je détestais ça, tout simplement parce que c'était ce qui passait autour de moi. Personnellement j'aimais bien Ben Harper, le côté folk de sa musique, quelqu'un comme Jeff Buckley aussi, et puis curieusement Jimi Hendrix, que je continue encore d'écouter aujourd'hui.

**Rien en somme qui soit en relation avec la flûte... Quel type de musique aviez-vous en tête de jouer à cette époque ?**

Ah mais moi, à aucun moment la musique n'entrait dans mes projets à ce moment-là. Ce qui m'intéressait c'était la politique. J'étais une gamine en colère à un point que vous ne pouvez pas imaginer, je voulais m'engager, changer le monde, comment aurais-je pu m'intéresser à la flûte ? J'étais fermement décidée à tout arrêter dès que mes parents me laisseraient tranquille !

**Et là soudain, l'espace de cette séance d'improvisation, tout bascule. Vous réhabilitez l'instrument ?**

Pas l'instrument ! Jusqu'aujourd'hui encore je m'en fous de la flûte ! Par contre oui, je découvre à quel point la musique peut être essentielle. La flûte, c'est une chose très particulière dans ma vie. J'ai commencé tellement jeune que c'est devenu un vrai prolongement de mon corps, de ma voix. Si vous regardez mes mains, mes doigts sont déformés par la pratique de l'instrument. Mon menton qui aurait dû être pointu comme celui de ma mère remonte parce que la flûte l'a modelé en reposant dessus. Quand soudain j'ai l'illumination que je veux consacrer ma vie à la musique je ne me pose pas une seconde la question de l'instrument. J'avais derrière moi douze ans de pratique, ça allait de soi.

**Mais vous n'aviez aucun modèle, aucun flûtiste de référence ?**

Non, à ce moment-là, aucun. Mais très vite Michel Thouseau m'a incité à venir reprendre des cours dans la classe de jazz du Conservatoire de Torcy. Là sous sa direction, plus qu'au jazz proprement dit, j'ai été initiée à la musique improvisée. D'une certaine manière en matière de technique instrumentale, de théorie musicale, il ne m'a rien appris. Mais il m'a dénouée. Il m'a aidée à m'émanciper de toute cette culture classique qui me pesait et m'emprisonnait. Il a ouvert mes oreilles à d'autres traditions. \*\*\*

••• d'autres cultures, en me faisant découvrir Magic Malik d'abord, et puis très vite Hariprasad Chaurasia qui est aussitôt devenu mon maître absolu.

**Vous commencez à jouer avec d'autres musiciens à ce moment-là ? A vous produire en public ?**

C'est le moment où je me mets à jouer dans des petits groupes de rock et où surtout je rejoins Tarace Boulba, une fanfare funk associative basée à Montreuil, qui va être un vrai vecteur d'émancipation pour moi.

**Le funk c'était une musique que vous appréciez ?**

Je n'en avais jamais joué auparavant mais je me suis retrouvée dans cet orchestre comme un poisson dans l'eau ! J'ai découvert que je connaissais intimement ce type de groove parce que j'en avais été nourrie sans le savoir avec le hip-hop. Tous les samples du hip hop "old school" étaient tirés des disques de James Brown et des JB's, de Parliament, de Funkadelic – ce rapport à la transe, j'avais ça dans l'oreille et dans le corps.

**Qu'allez-vous retirer de votre expérience au sein de Tarace Boulba ?**

Tarace Boulba est associé au moment où, à 18 ans, pour des raisons personnelles, je suis partie de chez mes parents de manière très brutale en coupant tous les ponts de façon radicale. Pendant des mois je vais vivre dans différents squats dont celui de Cachan, et mener une existence très précaire. Je m'étais inscrite à la fac à Censier mais je ne suivais pas les cours, je n'y allais que pour y faire ma toilette car je n'avais pas d'autre lieu pour me laver. Comme je n'avais pas l'âge pour toucher le RMI et que je ne voulais surtout pas demander à mes parents de m'aider, je gagnais un peu d'argent au black en allant distribuer des flyers, en bosssant dans des vestiaires de boîtes de nuit, ou en faisant la manche dans la rue avec la flûte. C'a été une année hyper dure et en même temps hyper forte. Finalement grâce à un des membres de la fanfare j'ai réussi à entrer dans un squat à Mairie de Montreuil

et ça m'a apporté de façon temporaire un peu de stabilité. Pendant tout ce temps-là, je faisais de la musique, mais que des plans qui ne me rapportaient pas d'argent. Tarace Boulba était ma base, mais c'était un groupe amateur. Au niveau matériel c'était vraiment trash !

Ma grande expérience avec Tarace Boulba c'est la tournée au Mali à laquelle je me suis greffée ! En plus de la découverte de l'Afrique sub-saharienne, du kif de partager la vie d'un groupe en tournée, c'est à cette occasion que pour la première fois de ma vie j'ai eu la révélation que le jazz pouvait être une musique géniale !

**Dans quelles circonstances ?**

C'était à Bamako, un moment de transit entre deux dates, tout l'orchestre avait atterri sur le toit d'une fabrique de tissus pour y passer la nuit à même le sol. C'était une atmosphère magique, en contrebas il y avait le marché endormi avec ses bâches bleues illuminées par des petites lampes, et à un moment le soubassophoniste de la fanfare, qui depuis des mois cherchait à me faire revenir sur mes aprioris négatifs sur le jazz, m'a mis un casque sur les oreilles en me disant : « Écoute ça ! » C'était "Olé" de John Coltrane et je n'oublierai jamais ce moment ! En un instant, toute ma perception de cette musique a changé. J'ai saisi sa profondeur humaine, son engagement émotionnel et spirituel... Ce n'est que des années plus tard que j'apprendrais que "Olé" n'est pas à proprement parler une composition de Coltrane mais un morceau emprunté au répertoire flamenco traditionnel.

**Que voulez-vous dire ? Que c'est la part orientale contenue dans ce morceau qui de façon plus ou moins subliminale vous a séduite ?**

Pas exactement. D'abord le rapport à l'Orient c'est hyper compliqué chez moi. Petite, quand j'entendais Oum Kalthoum, Fairuz ou Abdel Wahab, dans la voiture de mon père, je criais tellement ça me heurtait. Mon oreille était tellement façonnée par le Conservatoire que tout ce qui fait la spécificité de la musique arabe, la micro-tonalité, les Maqams, sonnait faux pour moi ! Non, ce que j'entends dans Coltrane et qui me bouleverse ce soir-là, c'est d'abord le cri et la transe ! Mais aussi, au-delà d'un rapport direct à l'Orient, le principe actif du métissage ! Le Flamenco en soi ce n'est pas de la musique arabe, c'est une hybridation entre les musiques gitanes venues

d'Inde, la culture espagnole et la tradition arabe – c'est déjà un gros métissage. Mais là, repris par un Afro-Américain et passé au prisme de sa propre tradition, ça venait rajouter encore un nouveau pli de complexité dans lequel je me suis reconnue ! À partir de là j'ai arrêté de dire que je n'aimais pas le jazz, même s'il y a des pans entiers de cette musique qui continuent de ne pas m'intéresser.

**Mais vu vos engagements politiques, la dimension émancipatrice et révolutionnaire du jazz militant des années 1960 devait obligatoirement vous toucher, non ?**

C'est vrai que sans posséder alors une grande connaissance du jazz, les musiques vers lesquelles je vais intuitivement me tourner vont avoir en commun des relations soit avec la spiritualité, soit avec la révolte et l'émancipation. John et Alice Coltrane, Pharoah Sanders et tout le free jazz mystique et modal issu de cette tradition avaient comme particularité à mes oreilles d'effectivement ne pas être "occidentalocentré" et de s'ouvrir vers l'autre avec une forme de curiosité qui me correspondait...

**Peut-on dire qu'à ce moment-là vous vivez un rejet de la culture occidentale ?**

Absolument ! C'est un moment où je décide que je ne veux plus jamais lire de partitions de ma vie et que seule compte pour moi la transmission orale. C'est un rejet radical qui va durer durant de longues années.

**Est-ce une des raisons pour lesquelles vous décidez alors de partir étudier le nay au Grand Institut de Musique Arabe de Damas ?**

En partie oui, mais c'est un faisceau de raisons qui me pousse alors à ce départ. D'abord, j'en avait marre de galérer, d'habiter dans des squats, de ne pas trouver ma place, de ne pas gagner ma vie. Mais surtout j'en avais marre d'être une Arabe et de ne pas savoir ce que ça voulait dire ! Ma question était à la fois simple et complexe : est-ce que je suis d'accord avec le fait d'être Arabe dans une société qui ne cesse de me renvoyer à la gueule mon statut d'étrangère ?

**Vous sentiez personnellement ce rejet dans votre vie quotidienne ?**

Absolument ! Et rien n'a changé aujourd'hui, surtout avec cette nouvelle Loi Immigration qui vient recréer de la tension et de la suspicion...

**"Accepter d'être Arabe", ça passait par quoi ?**

Bah, d'abord par rencontrer des Arabes, vivre avec eux, apprendre à les comprendre ! C'est ce que je fais en partant concrètement vivre en Syrie, la terre de mes ancêtres, alors même que je ne parle pas la langue.

**Et la religion ?**

Je suis née Musulmane dans la mesure où c'est la religion de mes parents. Mais ma mère est athée et très critique envers le fait religieux, tandis que mon père est soufi, archi-croyant et hyper-pratiquant – c'a toujours été un motif de conflit dans la famille. Moi, très longtemps, je ne me suis pas positionnée et c'est en arrivant à Damas qu'en quelque sorte je me suis convertie, en faisant pour la première fois la profession de foi de l'Islam. Je ne suis pas devenue pratiquante pour autant mais il se trouve que dans l'Islam il y a des éléments de compréhension du monde qui me correspondent. Ceci étant, je pense que fondamentalement mon rapport à la spiritualité passe par la musique !

**Très vite, vous allez partir pour l'Egypte et rencontrer le grand violoniste Abdo Dagher. C'est avec lui que vous allez véritablement vous initier à la musique arabe ?**

Je ne vais en effet rester que quelques mois à Damas et poursuivre mon initiation à la musique arabe au Caire. Là ça va se faire par différents biais : je vais d'abord baigner dans un monde où du matin au soir on n'entend que de la musique arabe. Je vais aussi me familiariser avec le répertoire de la musique populaire égyptienne en jouant avec tout un tas de groupes de jeunes musiciens qui avaient comme projet de moderniser le répertoire traditionnel en le métissant avec d'autres formes de musiques comme le reggae, le jazz ou la pop. Enfin je vais aller très régulièrement suivre l'enseignement d'Abdo Dagher, le violoniste d'Oum Kalthoum. Je faisais partie d'un groupe de jeunes qu'il accueillait chez lui gratuitement, il nous offrait le thé et nous invitait à jouer sa musique, dans la plus pure transmission orale. C'est là que j'ai été initiée à la •••

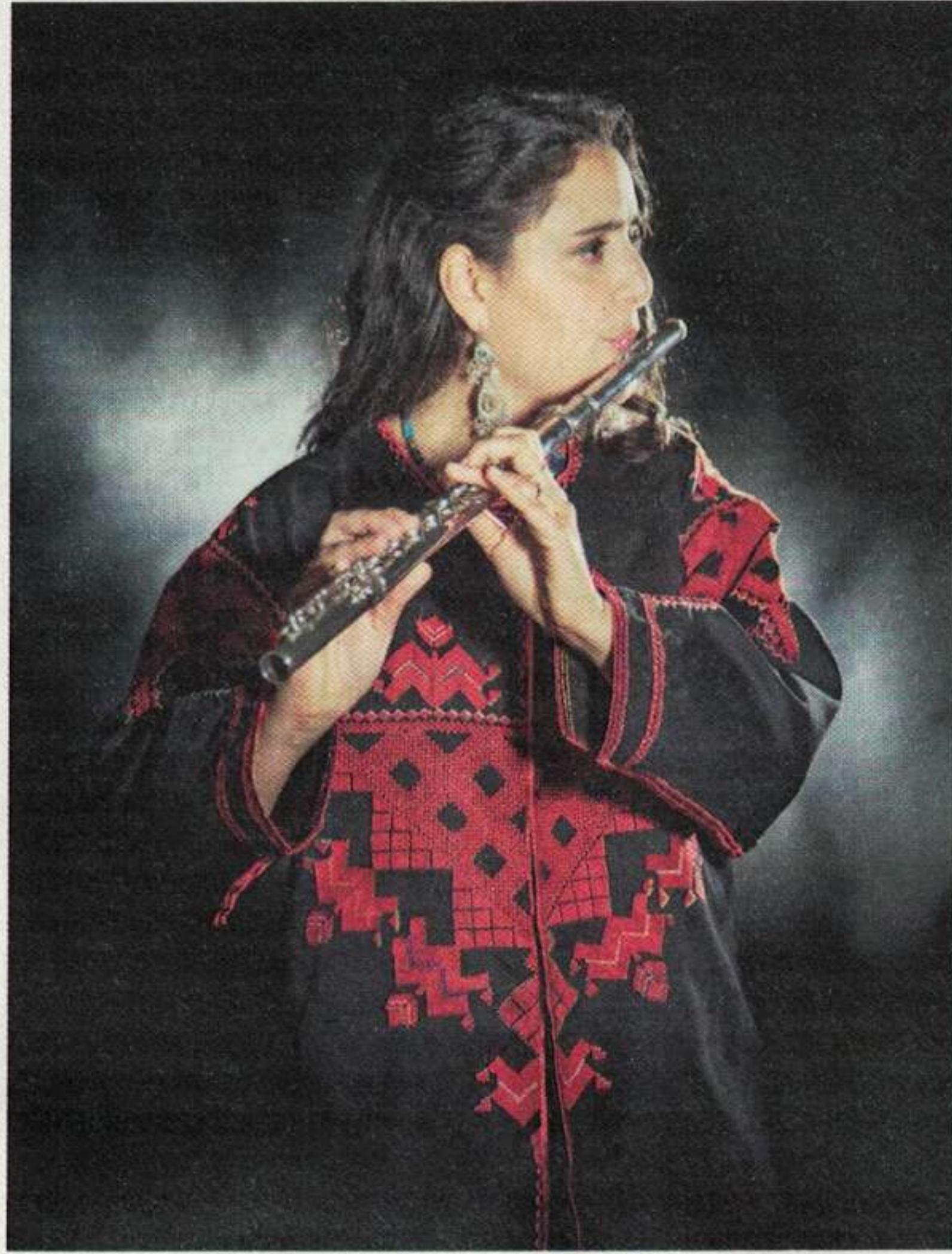
“

*Je suis contente d'être Française à ma façon, musulmane à ma façon, musicienne de jazz à ma façon.*



#### REPÈRES

- 1984** Naissance à Paris dans une famille d'artistes d'origine syrienne.
- 1990** Commence l'apprentissage de la flûte traversière au Conservatoire de Torcy.
- 2001** Entre dans la fanfare funk associative Tarace Boulba.
- 2003** Part en Syrie étudier le nay au Grand Institut de Musique Arabe de Damas puis s'installe au Caire où elle suit l'enseignement du violoniste Abdo Dagher.
- 2006** De retour en France, fréquente la scène musicale africaine de Paris et collabore avec les artistes hip-hop Rayess Bek et Osloob.
- 2015** "Osloob Hayati", premier album de son quintette Rhythms Of Resistance fondé en 2011.
- 2019** Enregistre avec Claude Tchamitchian, Leonardo Montana et Hamid Drake "Quest Of The Invisible", Victoire du Jazz dans la catégorie "album inclassable".
- 2021** Fête avec le double album "Un Autre Monde" les dix ans de Rhythms of Resistance.
- 2023** "Healing Rituals" avec Tchamitchian, Clément Petit et Zaza Desiderio.



... micro-tonalité, mais c'était un enseignement qui dépassait largement le simple aspect technique.

#### **Qu'apprenez-vous d'essentiel auprès de lui ?**

L'importance du silence. J'ai pris conscience que c'est grâce au silence que la musique résonne, et que c'est le silence qui donne son sens à ce qu'on dit. Ça m'a littéralement bouleversée. Et puis aussi j'ai saisi la dimension sacrée de la musique. Il y a plusieurs mots en Arabe pour dire la note, et lorsqu'il nous reprenait, Abdo Dagher parlait toujours de la "lettre". Quand on sait à quel point la lettre est sacrée dans l'imaginaire arabe, tu comprends que jouer la bonne note, à sa juste place, dans la bonne intonation, c'est atteindre à un ordre et à un sens qui a un lien direct avec le sacré. Je vais mettre des années à assimiler tout ce que j'ai expérimenté à ses côtés et l'intégrer dans ma pratique et dans mon jeu tant philosophiquement qu'esthétiquement.

#### **Pourquoi rentrez-vous en France ?**

Parce qu'en dehors du cercle de mes amis musiciens qui appartenaient à la jeunesse progressiste du Caire et m'accueillaient et me respectaient telle que j'étais, pendant les trois ans que je suis restée là-bas j'ai dû subir l'animosité d'une société très conservatrice et suspicieuse, qui me considérait comme une pute parce que je vivais seule, que je sortais le soir et que je ressemblais à une punk avec mes cheveux tondus. Avec le recul, je n'en veux pas aux Égyptiens qui n'étaient tout simplement pas habitués à ce qu'une femme affirme ce type d'indépendance, mais sur la longueur c'a eu des conséquences désastreuses sur mon estime de moi, et quand je suis rentrée j'étais démolie.

#### **Vous rentrez néanmoins en France réconciliée avec le fait d'être Arabe ?**

Absolument. Après avoir étudié cette culture, sa musique, avoir compris la différence entre être Arabe et être Musulman, avoir fait concrètement l'expérience d'être une femme arabe en révolte dans un pays arabe, alors oui, je suis rentrée en me sentant Arabe et contente de l'être. Mais à ma façon, bien entendu. Comme je suis contente d'être Française à ma façon, musulmane à ma façon, musicienne de jazz à ma façon.

#### **Musicalement vous retrouvez la scène que vous aviez laissée ou vous cherchez à intégrer de nouveaux milieux ?**

Je renoue effectivement avec mes vieilles connaissances, et notamment l'équipe de Tarace Boulba, mais je vais aussi me mettre à fréquenter assidûment la communauté mandingue de Paris, et à participer tous les dimanches soir aux jams de la Miroiterie à Ménilmontant. C'est dans ce cadre que je vais me coltiner vraiment

pour la première fois à des musiciens se réclamant du jazz. Tous les musiciens qui des années plus tard formeront mon quintette Rhythms of Resistance – Mehdi Chaib, Karsten Hochapfel, Matyas Szandai, Francesco Pastacaldi –, je les rencontre à ce moment-là au cours de ces jams où tous les musiciens de Paris se retrouvaient. Même Napoleon Maddox, qui un peu plus tard va me recommander à Hamid Drake alors qu'il recherchait une flûtiste pour remplacer Nicole Mitchell qui l'avait planté sur un gig, je vais le rencontrer là-bas... Ce squat c'était vraiment "the place to be" !

**C'est aussi une période où vous collaborez étroitement avec des artistes de hip-hop arabes très engagés, comme Rayess Beck et Osloob. À cet instant, la musique est encore pour vous un vecteur d'expression politique ?**

Effectivement je vais beaucoup tourner avec le rappeur libanais Rayess Beck, et à partir de 2008 engager une collaboration très intense avec Osloob, qui durant sept ans va me faire vivre entre Paris et Beyrouth. Le hip-hop a toujours fait partie de ma culture. Personne ne le sait, mais mon premier album c'est un album de hip-hop que j'ai sorti à mon retour d'Égypte sous le nom de Madame de Bougnoule. Ma colère à ce moment-là n'était pas tombée. Je faisais des études de philosophie politique à l'Université de Saint-Denis, je prenais des cours avec Daniel Bensaïd, le fondateur de la LCR, j'étais très engagée et militante. Non seulement j'allais dans les soirées slam lâcher des textes très radicaux contre le racisme mais j'allais régulièrement au casse-pipe dans les manifestations sauvages en faveur des sans-papiers. Artistiquement ces collaborations avec des rappeurs qui avaient les mots pour dire leur révolte étaient clairement une façon pour moi d'accompagner cette parole et d'incarner mes engagements.

**Quand commencez-vous à vous dire qu'il serait peut-être temps de créer votre propre groupe et de proposer votre propre musique ?** Durant cette même période. J'avais tout un tas de compositions accumulées depuis des années qui ne demandaient qu'à être jouées, mais l'idée de fonder un groupe sous mon nom pour donner vie à tout cet univers me paraissait d'une extrême prétention. Finalement, c'est parce que je n'avais pas assez de travail en tant que sidewoman et que je m'en plaignais auprès de mes potes de la Miroiterie qu'ils m'ont encouragée à monter mon propre groupe en s'engageant à en faire partie. C'est comme ça qu'est né en 2011 le quintette Rhythms Of Resistance !

**Avec son orchestration assez traditionnelle, composée d'une section rythmique et de deux souffleurs, ce groupe sonnait assez jazz sur le papier.**

C'est vrai, mais ça correspondait à ce que j'avais envie de faire à ce moment-là. J'avais notamment très envie d'une vraie section rythmique. Auparavant, j'avais constitué un duo avec le guitariste Yann Pittard où régulièrement on utilisait des samplers pour faire des boucles de percussion et j'en avais vu les limites. Déjà, à ce moment-là, mes compositions étaient très complexes d'un point de vue rythmique. C'était de la musique modale mais avec des mesures impaires, des superpositions rythmiques sophistiquées avec des morceaux en 7 temps, en 10 temps, j'avais besoin de musiciens pour faire vivre ça de façon organique et naturelle. Mes morceaux sont complexes, ce n'est pas une volonté de ma part mais ça sort comme ça et je ne veux pas me censurer. En contrepartie je m'applique à ce que ça ne s'entende pas.

**Le premier disque du groupe, "Osloob Hayati", sort en 2015, quatre ans après la création du groupe.**

C'est parce que je me suis retrouvée très seule, à devoir tout prendre en charge. Je n'étais pas du sérail, je n'avais pas fait le CNSM, j'étais une femme, je n'étais pas blanche, j'avais pris des chemins de traverse, c'a été très dur et très long à ce qu'on me reconnaissasse et m'identifie. Mais je me suis battue pour ça, c'était une question de vie ou de mort de toute façon. Si je voulais exister en tant que musicienne, il fallait que je le fasse en tant que leader.

**Ce premier disque vous inscrivait dans une sorte de "world jazz" qui de Don Cherry à Anouar Brahem s'est largement développé ces cinquante dernières années. C'est une famille de musiciens dans laquelle vous vous reconnaissiez ?**

J'ai beaucoup écouté Anouar Brahem, et j'adore son univers. Il a un discours hyper épuré et minimaliste qui m'a beaucoup influencée. Mais de façon plus générale, tout ce courant dont vous parlez je ne le connais pas bien à l'époque. Don Cherry c'est Hamid Drake qui me l'a fait connaître très peu de temps auparavant, en me disant comme vous que ma musique avait des liens avec son univers très métissé. Mais là je fais mes trucs au feeling avec le désir de donner corps à ma musique sans me soucier de savoir dans quelle case

on va la ranger ou à quel courant on va la rattacher. Ce qui est sûr, c'est qu'avec "Osloob Hayati" j'ai l'impression de faire passer en contrebande des choses très intimes et atypiques à travers des formes et une orchestration qui en se rattachant au jazz offrent quelque chose de rassurant aux gens, et pour la première fois de faire entendre vraiment ma voix.

**Vous allez sortir un deuxième disque du quintette dans la foulée, "Almot Wala Almazala", lié directement à la révolution syrienne alors en cours...**

Je me sentais très concernée par ce qui se passait politiquement en Syrie, et totalement investie dans la révolution. Beaucoup de membres de ma famille restés là-bas étaient morts en prison sous la torture, et à ce moment-là je crois dur comme fer à la possibilité d'un renversement du pouvoir. Ce disque participait de l'espoir que l'on plaçait tous alors dans ces événements.

**Est-ce que cet espoir des Printemps arabes et la désillusion qui a suivi ont eu des conséquences directes sur la tonalité de votre musique et ses orientations ?**

Oui, complètement. Je me suis vraiment sentie impuissante, et moi qui étais dans une démarche très politicisée et militante, j'ai vécu le contrecoup d'une sorte de désillusion. Je pense toujours qu'il faut dire ce qu'on a à dire et qu'à partir du moment où on se tait on abdique mais j'ai senti les limites de mon action en tant que musicienne. Je n'ai jamais eu la prétention de changer le monde avec ma flûte mais je pensais que je devais faire entendre une voix qui en s'associant à d'autres pouvait avoir un impact. En fait c'est une illusion. Ça permet de se rassurer en se disant qu'on n'est pas seuls, de ne pas se sentir complice, mais concrètement ça n'a aucune influence politique. Les deux projets que j'ai faits par la suite, "Quest Of The Invisible" et "Healing Rituals" sont à la fois la conséquence et ma réponse à cette désillusion. Ça reste politique mais ça se concentre sur l'intime. Réhabiliter l'être au lieu de l'avoir, le vide au lieu du plein, parler de la transe et du spirituel dans un monde archi matérialiste, pour moi c'est politique, mais dans le sens d'une révolution personnelle plus que collective. Et la question du soin et de la guérison, qui est au cœur de "Healing Rituals", c'est acter ce mouvement vers l'intime en passant de la résistance à la résilience. Je détestais ce concept auparavant, précisément parce qu'il vient se substituer à l'idée de résistance, mais la vie a fait que je reconnaissais aujourd'hui l'importance de cette notion. Quand on est impuissant face à la marche du monde, à défaut de pouvoir la changer, rester debout c'est déjà une victoire !

**En 2019, vous créez donc le trio "Quest Of The Invisible" avec Claude Tchamitchian et Leonardo Montana dans un mouvement introspectif vers le spirituel...**

Oui, même si ce n'est pas aussi clair que ça dans mon esprit à l'époque. Et puis je ne passe pas de la résistance à la résilience en abandonnant l'un pour l'autre, c'est un lent processus de maturation qui est toujours en cours. D'ailleurs je continue de jouer avec le quintette. En 2021, j'ai publié pour les dix ans du groupe un album qui s'appelle "Un autre monde", qui est clairement anticapitaliste, avec des prises de position antifas, écolos, auxquelles je continue de croire. Mais c'est vrai que le mouvement de ma musique vers le spirituel s'accentue à cet instant avec ce trio. Je trouve dans cette formule chambriste qui génère des espaces, la possibilité de faire du vide et de laisser de la place au silence... Au départ, j'avais pensé à un duo avec Leonardo Montana, mais j'ai une préférence pour les cordes dans les tessitures graves et Claude Tchamitchian est venu apporter à l'ensemble sa magnifique maîtrise de la contrebasse à l'archet. Ce travail sur les cordes dans les graves qui vient se situer à l'intersection de la tradition occidentale et de la musique arabe, c'est une chose que j'adore et que j'ai continué de développer dans mon projet suivant, "Healing Rituals". On est exactement dans le registre que je ne peux pas atteindre avec ma flûte et qui correspond à la tessiture de mes instruments préférés qui sont le saxophone ténor, le violoncelle et le oud.

**"Healing Rituals" vient s'inscrire dans la continuité directe de "Quest Of The Invisible"...**

Absolument, ce sont les mêmes grandes orientations esthétiques liées à une même recherche de spiritualité. La question qui m'intéresse et à laquelle j'essaie d'apporter une réponse musicale c'est comment trouver de la beauté et du sens dans ce monde d'oppression, d'aliénation, d'exploitation, de ségrégation ? Comment prendre soin de soi dans ce contexte ? Musicalement, j'ai conservé la contrebasse, mais j'ai remplacé le piano par un violoncelle et j'ai introduit une batterie dans l'ensemble. C'a comme conséquence paradoxale d'accentuer le côté chambriste de l'ensemble avec cette importance accrue donnée aux cordes et en même temps de modifier les dynamiques orchestrales en réinsufflant de la pulsation à travers la batterie. En toute logique j'aurais dû choisir des percussions plutôt qu'une batterie mais un daf, un djembé ou des tablas auraient orienté la musique dans l'esprit des gens du côté de la world music et je ne voulais pas ça. J'ai donc demandé à

Zaza Desiderio de jouer de la batterie comme un percussionniste, il fait preuve tout du long d'une subtilité dans les nuances totalement hallucinante.

**D'un point de vue purement instrumental, comment jugez-vous de l'évolution de votre style dans ces contextes de plus en plus chambristes et minimalistes ?**

Difficile de répondre à ça. Ce que je peux dire c'est qu'en terme d'expression, je chante de plus en plus, que ce soit dans et avec la flûte, et de façon directe, avec ma voix. J'ai mis beaucoup de temps à assumer que j'avais une voix de femme et à la faire entendre telle quelle, sans passer par le truchement de l'instrument. Depuis quatre ans j'étudie de plus en plus sérieusement la musique d'Inde du Nord. J'ai fait de longs séjours en Inde où j'ai étudié auprès de Hariprasad Chaurasia et j'ai également pris des cours de chant dhrupad et khayal. Cette tradition musicale d'une richesse éblouissante prend de plus en plus de place et d'importance dans mon expression personnelle.

**La création que vous allez présenter à Jazz sous les pommiers au printemps est directement liée à cette nouvelle orientation de votre musique...**

Absolument. Mon nouveau projet qui s'appelle "Landscapes of Eternity" est entièrement conçu autour de la musique indienne. Il présente un groupe mixte avec deux musiciennes indiennes Debasmita Bhattacharya au sarod et Anuja Borude au pakhavaj et trois musiciens de la scène française, Leonardo Montana au piano, Flo Comment au tanpura et Zaza Desiderio à la batterie. A vrai dire ça fait des années que la musique indienne me fascine et qu'elle est présente dans mon travail. Si l'on écoute bien mes disques précédents, sans apriori, sans être aveuglé par le fait que je suis Arabe, on peut l'entendre très facilement. D'ailleurs le saxophoniste norvégien Trygve Seim ne s'y est pas trompé qui, en 2008 déjà, à la fin d'un concert au Caire, était venu me voir pour me demander si j'étais une disciple de Chaurasia. Ici quand il s'agit d'évoquer ma musique neuf fois sur dix, on va me parler de jazz oriental... Il faut arrêter ça ! Il faut arrêter d'écouter la musique avec les yeux et accepter d'ouvrir ses oreilles sans a priori. J'ai l'impression que c'est en train de changer et j'ai bon espoir d'enfin faire entendre ma musique dans sa complexité et ses multiples dimensions.

**CONCERT** Le 8 mai à Coutances, création *Landscapes Of Eternity* (Théâtre Municipal, Jazz sous les pommiers).